



**HAL**  
open science

# L'occitan dans la presse écrite : l'exemple de la revue Pays

Philippe Bui

► **To cite this version:**

Philippe Bui. L'occitan dans la presse écrite : l'exemple de la revue Pays. 3e rencontres Ah bé tè !  
Les anthro-Pau-logiques, Mar 2017, Pau, France. hal-02006854

**HAL Id: hal-02006854**

**<https://hal.science/hal-02006854>**

Submitted on 4 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dès le numéro 00, paru au printemps 1977, la revue *Pays*, « hebdomadaire régional d'information », présente plusieurs textes ou rubriques en occitan. Le premier article rédigé en basque n'apparaîtra que dans le numéro suivant. Même si la place des deux langues régionales dans les colonnes du journal restera limitée (une trentaine de pages tout au plus pour l'occitan), et disparaîtra dans les derniers temps, cette présence traduit l'intérêt que portait la rédaction à la langue et aux thématiques occitanes.

Bien que limitée dans son volume, cette matière occitane apparaît quelque peu rebelle à l'analyse tant les formes qu'elle prend sont variées : paroles de chansons, dessins humoristiques, interviews, comptes rendus de spectacles, chroniques plus régulières, etc. Mais ce désordre, cette joyeuse anarchie évidente, est aussi à mettre en relation avec une époque où l'occitanisme lui-même ne s'est pas encore organisé et doté des structures qui lui permettent de nos jours, malgré leurs insuffisances, de mettre en place des actions et des stratégies souvent efficaces. Il faut songer qu'à la fin des années 1970, aucun des piliers de l'occitanisme contemporain n'a encore vu le jour : les écoles *Calandreta* n'existent pas, l'enseignement bilingue reste à créer, il n'y a bien sûr pas de cours d'occitan à l'université de Pau. Le seul dictionnaire gascon dont on dispose est le *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes* de Simin Palay, fameux mais en graphie fébusienne. La seule véritable grammaire du gascon est la *Grammaire béarnaise* de Vastin Lespy, et à l'époque elle a déjà près d'un siècle<sup>1</sup>. Dans les médias, le journal éphémère *La Bouts de la terre d'Armagnac, Biarn, Bigorre e Lanes* n'évoque que de très lointains souvenirs ; *La Setmana* ne naîtra que vingt ans plus tard. Il n'y a pas de radio en occitan ni bien évidemment de télévision ou simplement de programme télévisé. Cependant, ces œuvres sont en germe dans une sorte de bouillonnement tout à fait perceptible, de chaos primordial d'où émergent déjà quelques étoiles dont la plus éclatante est probablement le groupe *Los de Nadau*. Comme un signe, le texte « en tèrra de biarn » (*Pays*, numéro 01, p. 11), signé du groupe, inaugure d'ailleurs la présence de

---

<sup>1</sup> En 1977, paraît le remarquable ouvrage de Gerhard Rohlfs *Le Gascon Étude de Philologie Pyrénéenne* ; cependant il s'agit vraiment d'un ouvrage pour spécialistes.

l'occitan dans la revue<sup>2</sup>.

Nous allons donc essayer de dresser un panorama assez large de la matière occitane qui donnera peut-être des idées pour des études plus approfondies.

On peut classer la trentaine d'articles et plus généralement de textes de quelque ampleur en trois grandes catégories :

1. Une petite dizaine de textes écrits en occitan disséminés dans la revue sur des sujets variés et sous des formes très diverses :

Ainsi, dans le numéro 11 (p. 16), un article *Lo dret a la diferencia* (sic) s'insurge contre l'uniformisation du savoir imposé par l'école.

Dans une rubrique « France – Espagne – Régions » du numéro 14 (p. 19), l'article *Ua Euròpa de gigants* attaque l'Europe technocratique, faite pour les entreprises multinationales et non démocratique car les élections des représentants au parlement européen se font à partir de listes nationales et non régionales. « Ua Euròpa qui's vòu democratica que deu estar regionalisada ».

Dans le cinquième numéro (p. 19), une histoire humoriste critique le service militaire.

Au numéro 25 (p. 20), Bernat Dubarri annonce la première *hestejada* d'Ibos, appelée au succès et à la longévité que l'on connaît. Il était question qu'elle soit un « petit Siros bigourdan », pour prouver qu'il y a une façon de vivre et de chanter bigourdane.

Dans un registre très littéraire, le numéro 4 du 7 avril 1978 (p. 26), propose une chanson médiévale de la *Comtessa de Dia* adapté en gascon par *Nosauts de Bigòrra*.

Le tout dernier texte en occitan de la revue, comme un écho involontaire au premier, puisque *Pays* cessera de paraître plus tard, est une interview « *deus Nadau* » réalisée à l'occasion de la sortie de leur troisième disque (numéro 5, 1978, p. 23).

On peut ajouter quelques textes écrits en français mais traitant de questions de langue occitane, comme cette réponse à un courrier de lecteur qui récusait l'emploi de « l'orthographe béarnaise normalisée » au profit d'une « orthographe traditionnelle ». On y justifie l'emploi de la graphie classique, dénommée dans l'article « occitane », par des arguments devenus classiques : la langue n'est pas un patois que l'on écrit dans une « graphie phonétique », c'est l'un des dialectes de la langue d'Oc qui dispose d'une graphie propre permettant une bonne intercompréhension dialectale et utilisée par le

---

2 Le texte célèbre la naissance d'un enfant « en tèrra de biarn » et établit un parallèle avec la naissance du journal.

milieu culturel occitan. On notera que l'opposition locale à cette graphie accusée dans le courrier de venir des « lointaines contrées de l'est » perdure toujours quarante ans plus tard<sup>3</sup> (numéro 8, p. 2).

2. Une rubrique intitulée *Fors*, du nom des recueils de textes juridiques du Moyen Age, apparaît sept fois, clairement identifiée par un logo représentant le pic d'Ossau, avec une thématique politique et revendicative assumée. Comme l'indique l'article « *Fors* » et « *Per Noste* » : *deux revues pour le Béarn* paru dans le numéro 01 (p. 18), cette rubrique était en fait tenue par l'équipe qui avait dirigé précédemment une revue éponyme née en 1971 dont l'objectif était justement aborder « le problème béarnais et occitan par le biais politique ». Après vingt numéros, la revue avait cessé d'exister.

Dès le numéro 1 de *Pays* (p. 21), la chronique, signée R. Schetober, fait le constat du déclin du pays, qui n'est pas nommé mais qui est celui des « Béarnais, Gascons et autres Occitans ». La cause en est son aliénation, et la solution est d'*obtenir du pouvoir législatif l'élaboration d'un ensemble de textes, appelons-le charte, ou FOR, qui nous donnera les moyens de préserver nos intérêts matériels et moraux, c'est-à-dire la maîtrise de nos richesses, la restauration de notre culture, la responsabilité de notre avenir dans le cadre de l'État actuel.*

La chronique du numéro 2 (du 16 au 22 avril 1977, p. 11), signée B. Bergez et l'équipe de *Fors*, revient sur l'historique de la revue *Fors* et les difficultés qu'elle a rencontrées avant de finalement disparaître. Il est annoncé que la chronique définira sa ligne dans le numéro suivant.

Dans le numéro 3 (mais numéroté 2<sup>4</sup>, du 6 au 13 mai 1977, p. 18), la chronique est pour la première fois rédigée en occitan et s'attache en fait à définir les termes d'*Estat* et de *nacion* et à les distinguer soigneusement.

Deux numéros plus tard (numéro 4, p. 19), elle réapparaît et rejoint la nouvelle rubrique intitulée « Culture régionale » que se partagent le « gascon » et le « basque ». On y déplore l'enseignement jacobin de l'histoire.

Puis, sont attaqués successivement les comportements individualistes des habitants des vallées béarnaises qui ne permettent pas de lutter efficacement contre l'aliénation (numéro 5, p. 12-13, en français), le centralisme français (numéro 6, p. 18), l'éducation dispensée en France, perçue comme trop abstraite, livresque et favorable à la

---

3 Pour un point sur cette question, voir l'ouvrage de Sèrgi Javaloyès *Au nom de la lenga* paru aux éditions Reclams en 2015.

4 Le décalage se poursuivra pour tous les numéros suivants.

bourgeoisie (numéro 12, p. 3<sup>5</sup>).

3. La rubrique « Culture régionale » (au singulier tout d'abord, au pluriel à partir du septième numéro), régulière et à laquelle la revue consacre une page, donne la parole aux deux identités et langues locales, occitane et basque. Elle se prête à une étude plus détaillée, que l'on peut envisager sous trois aspects : la langue et la graphie, le style et la forme, et enfin la thématique.

Concernant le nom de la langue et du territoire, les rédacteurs de *Pays* font preuve d'un large œcuménisme puisqu'ils déclarent à une occasion dans cette rubrique *dans cette page annoncer les fêtes, les festivals, les soirées dont le but est la défense et la promotion de la culture béarnaise, gasconne et occitane*. De fait, les trois termes sont employés à peu près indifféremment, avec peut-être une plus forte occurrence du mot « gascon ». C'est en tout cas cette appellation qui apparaît en sous-titre de la rubrique.

### 3.1 La langue et la graphie

Dans un premier temps, assez étonnamment, les articles de cette rubrique réservée à la matière occitane hésitent entre le français et l'occitan. La partie consacrée au basque est écrite longtemps en français, avant de passer elle aussi à l'euskara. Il faut attendre le septième numéro pour que l'occitan s'impose définitivement, suite à une lettre, vraie ou fautive et relevant ainsi peut-être d'un procédé littéraire, reçue d'un lecteur qui reproche au journal l'utilisation du français.

Jean-Paul Latrubesse, qui signera plus tard la chronique « Vent de castanha » à la *République des Pyrénées*, en est le rédacteur attitré et y déploie une langue de très bonne qualité. En revanche, l'orthographe est plus hésitante, parfois franchement mauvaise. Cela n'a rien de surprenant puisque, on l'a dit, n'existait à l'époque strictement aucun outil permettant de vérifier l'orthographe d'un mot gascon écrit en graphie classique.

On sent un souci pédagogique : souvent les textes sont suivis d'un lexique occitan-français des mots difficiles.

Si la question du nom de la langue n'a pas été tranchée, les textes sont tous écrits en graphie classique. Cependant, à des fins didactiques probablement, dans les premiers articles en français, les noms en graphie classique sont suivis d'une transcription en graphie fébusienne (*Per Noste* > *Per Nouste*). Et en général un petit rappel des règles de lecture de la graphie classique accompagne la rubrique. C'est donc un choix très clair de la graphie classique, militant, qui a été fait, dans le sillage d'une revue occitaniste comme

---

5 Le titre de la chronique est « Lo dret a la diferéncia », comme l'article à la page 16 du numéro 11.

*País Gascons* par exemple.

### 3.2 Le style et la forme

La rubrique occitane occupe en général une demi-page, comme son équivalent basque, en fin de revue, puis lorsque la pagination augmentera, en milieu de revue.

Pour donner une identité visuelle, à trois ou quatre reprises, deux têtes de personnages très semblables, à la mine un peu patibulaire, portant le béret et se regardant d'un œil noir sont dessinés côte à côte comme deux frères ennemis. L'un figure évidemment le gascon, l'autre le basque.

Sur quatre à cinq numéros, la rubrique cherche un peu la bonne formule. On alterne trois articles de type argumentatif et revendicatif avec deux numéros où sont publiés un conte et une histoire drôle.

À partir du huitième numéro, la rubrique prend une forme qui va s'inscrire dans la durée : le chroniqueur développe à la première personne des réflexions sur un sujet donné ou fait le récit d'une journée ou d'une conversation avec des proches dans un style oral et humoristique, en évoquant comme incidemment des questions de société. À titre d'exemple, la rubrique du huitième numéro commence ainsi : *Dimenge matin, qu'èm anats tà esténer lo hen dab lo pair. En tornant, lo vesin que ns'a envitat[s] a béver un còp. Qu'èra de cap a mieidia, e au pòste que parlavan un còp de mei de'quera conferéncia « nord-sud ». En bearnés que's ditz « Capvath-Capsus ». Lo pair ne comprenè pas arren a d'aqueth ahar e lo vesin tanpòc. Qu'ensegèi de'us at explicar : « Capvath que son los païs qui an monèda mes qui mancan de petròle, capsus los païs praubes, endarrerits qui an petròle e riquessas mineralas. Lavetz que's son amassats istuèra de s'arrantjar mes n'i son pas arribats. Tè com si seré nosautes, los bearnés si pujavam a Paris tà'us diser que volem tribalh, usinas, la linha Pau-Canfranc... sinon lo gas de Lac fenit, que barram la[s] vannas e qu'aneratz véder los arabes ! (p. 18)*

La plupart du temps, des dessins dans la même veine viennent illustrer l'article. Ils sont l'œuvre d'un ami du rédacteur, professeur de dessin<sup>6</sup>.

Le ton ironique et humoristique, très béarnais, permet assurément d'évoquer certains sujets sérieux ou graves avec une légèreté bienvenue et rend la lecture plaisante. Mais peut-être pourrait-on aussi parfois déplorer que cela n'empêche de traiter certaines questions avec tout le sérieux et la profondeur qu'elles auraient exigé.

Sur ce point, les chroniques basques sont tout à fait différentes, du moins celles qui

---

<sup>6</sup> *Pays*, volume 1, textes introductifs, p. 23.

sont écrites en français. On n'y décèle pas la moindre trace d'humour, on est frappé par l'austérité et la gravité des propos. Ainsi peut-on lire dans un article établissant un parallèle entre les guerres carlistes et les révoltes anti-franquistes (numéro 11, p. 18) : *De nos jours, n'assiste-t-on pas à un phénomène social absolument semblable, en ce qui concerne l'aide apportée aux jeunes combattants du Sud ? La solidarité basque n'est donc pas morte. Dieu merci ! Entre frères, avant toute politique, n'est-ce pas la voix du sang ou celle du cœur qui doit parler la première ?*

### 3.3 La thématique

Les sujets abordés sont variés et paraissent en accord avec la ligne éditoriale du journal. Quarante ans plus tard, on peut constater que dans certains domaines, la situation n'a pas beaucoup évolué ; pour d'autres au contraire, on peut mesurer avec satisfaction le chemin parcouru.

Ainsi, un article consacré au chant traditionnel qui tend à se perdre (numéro 2, 6 au 13 mai 1977) regrette que les occasions de chanter se fassent plus rares au *País de las cantas* (en deux graphies), que la transmission orale disparaisse et que donc la connaissance des chansons soit moindre. Ce qui est intéressant, c'est que comme souvent dans cette chronique, on n'en reste pas au constat, surtout lorsqu'il est négatif – et il l'est souvent –, on propose des outils, même modestes, pour remédier au problème. Ce sera ici le texte d'une chanson traditionnelle, *A Auloron que i avè ua vielha*, avec une introduction et suivie d'indications pour pouvoir lire le texte proposé en graphie classique. L'ensemble sera complété par des proverbes sur le mariage et une devinette. *Pays* est donc dans la réflexion, mais aussi engagé dans l'action, laisser percer la conviction que chaque action individuelle, pour limitée qu'elle soit, fait changer la société.

À cette chronique sur le chant fait écho plusieurs mois plus tard (numéro 21, p. 33) un compte rendu d'une soirée au festival de Siros : on y salue la renaissance des danses béarnaises qui quittent la scène et ses spectacles folkloriques pour retrouver la place du village. On y oppose aussi les groupes de chanteurs trop bien habillés, accusés d'avoir perdu l'esprit des premiers soirs de Siros, aux groupes de jeunes que l'on écouterait davantage car ils sont porteurs d'un message. En fait, le vingt-et-unième numéro de *Pays* consacre cinq pages entières (p. 29-33) au festival 77, et notamment à l'incident fameux impliquant Marcel Amont. Venu interpréter la version béarnaise de son dernier succès, le chanteur vedette avait en effet quitté la scène après avoir été sifflé, mais non sans avoir dit son fait à la partie du public qui lui était hostile. Cet épisode l'avait profondément meurtri.

Un autre sujet largement abordé dans cette chronique est la transmission de la

langue. Un article intitulé « Que cau parlar gascon aus mainatges » (quatrième numéro, p. 19) encourage les lecteurs à parler occitan à leurs enfants. Plus exactement, son but est « que les Gascons qui parlent couramment leur langue ne parlent pas systématiquement français aux enfants ». On est loin d'envisager encore la possibilité que des parents ne parlent qu'occitan à leurs enfants, comme cela arrive de nos jours. Les arguments avancés, classiques, sont essentiellement que l'apprentissage des langues est facilité dans le jeune âge et que le bilinguisme précoce favorise l'épanouissement de l'enfant. Encore une fois, très concrètement, on propose de façon pratique une comptine et un jeu sur le nom des doigts, introduits comme suit : « Si votre gosse pleure, prenez-le sur les genoux et faites-le sauter en chantant : hai hai Chivalon ». Le rédacteur a tout prévu : pour ceux qui ne sauraient pas chanter, il conseille « le disque *Pimparèla* de *Los de Nadau* édité par Noste (Per Nouste) ».

Mais la transmission est aussi et surtout du ressort de l'école. À l'occasion de la rentrée des classes, paraît un article sur l'enseignement (vingtième numéro, p. 25). Il s'agit en fait de la transcription d'une allocution radiophonique de Roger Lapassade, qui appelle à s'unir pour faire triompher les revendications légitimes touchant à l'enseignement. Le texte est suivi d'un rappel en français des grandes lignes de la loi Deixonne de 1951 : [...] *il est possible légalement d'obtenir des heures d'enseignement pour notre langue [...] On est très loin de l'application réelle de cette loi surtout dans le primaire et encore plus dans le premier cycle. Dans le second cycle c'est surtout en terminale (les points au bac !) que des cours sont assurés régulièrement. Mais souvent à des heures malcommodes : midi-2H, en fin d'après-midi. Parfois on rencontre aussi l'hostilité du directeur.* La comparaison avec la partie basque de la chronique est cruelle. Quand le rédacteur basque évoque l'enseignement de la langue, lui peut afficher une belle carte du Pays basque où sont localisées toutes les écoles qui proposent un enseignement de basque ou en basque. La ville de Pau y figure d'ailleurs, avec sa nouvelle *ikastola*... (numéro 3, p. 19) Il peut aussi vanter les mérites des *ikastolak* déjà nombreuses (18 établissements pour 400 élèves) qui existent depuis près de dix ans (numéro 3 p. 19 et numéro 5, p. 23). Loin de céder à un abattement que l'on comprendrait, l'article s'achève encore une fois de façon dynamique en en appelant à la mobilisation de tous : *C'est donc aux enseignants, aux élèves et aux parents de se prendre en charge pour exiger l'application de la loi et son élargissement. « Se tiram tots amassa – e pron hòrt – La còrda que petarà. »*

Même si un véritable article n'est pas consacré à la question, du moins côté occitan, on trouve aussi la programmation occitane de certaines radios. Elle est anecdotique : sur



Radio Pau Béarn, 2 minutes le mardi et le vendredi à 7h15 ; Radio FR3 Toulouse diffuse tous les jours de 9h à 12h « quelques disques en occitan ». En comparaison, la situation basque, que déplore, à juste titre, le rédacteur basque, paraît enviable : 5 minutes par jour sur Radio Côte basque et une demi-heure le dimanche ; un quart d'heure d'émission télévisée deux fois par mois sur FR3 pour les téléspectateurs branchés sur l'émetteur de la Rhune (numéro 4, p. 19).

Enfin, une dernière thématique est récurrente, l'agriculture. Ce n'est pas étonnant. Il y a des raisons sociologiques à cela. D'abord à l'époque les agriculteurs constituent encore une part importante de la population active (près de 15 % en 1970 contre 3,5 % de nos jours) et c'est un secteur en crise qui connaît une évolution rapide des méthodes de production, de plus en plus industrielles depuis les années cinquante. D'un point de vue linguistique occitan, les agriculteurs occupent aussi une place importante puisqu'ils ont été les derniers à continuer de transmettre la langue dans un cadre familial, Pierre Bourdieu explique très bien pourquoi<sup>7</sup>. Ils représentent donc pour les occitanistes les ultimes vestiges d'une sorte de paradis perdu et sont ainsi souvent à l'honneur des chroniques occitanes de *Pays*, où l'on critique les conséquences négatives de l'agriculture industrielle, de l'utilisation des pesticides. L'analyse est toutefois subtile, les agriculteurs ne sont pas idéalisés : s'ils utilisent engrais et autres produits chimiques c'est parce qu'ils y trouvent un intérêt économique. Ce ne sont pas des victimes naïves.

L'étude des textes occitans de *Pays* est intéressante car elle fournit un instantané des problèmes que rencontraient les précurseurs de l'occitanisme dans la lutte pour la langue et la culture locales. On peut constater que ce sont globalement les mêmes que de nos jours, mais que la situation s'est notablement améliorée sur bien des points (même si malheureusement, la chute du nombre de locuteurs n'est pas encore enrayée), de sorte que le paysage de l'occitanisme et de ses réalisations est complètement différent aujourd'hui de celui d'il y a quarante ans. Pour une bonne part, c'est l'œuvre de la génération *Pays*.

---

7 Voir notamment son ouvrage *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Seuil, 2002.